

du Sud, ainsi qu'au sein de chaque État⁸. Marshall n'est pourtant pas naïf et expose des questions très pertinentes sur le cadrage du changement climatique en tant que problème de « gaz » (et non de société) et sur la lenteur et l'autoréférentialité des négociations internationales dont « [...] "l'objectif n'est rien de moins que d'appeler à prendre des mesures audacieuses" afin de "jeter les bases" grâce à des "engagements solides" en vue d'une "feuille de route pour des négociations futures" » (p. 268). Il rappelle également que mettre l'accent sur la responsabilité individuelle (et non sur les structures de production et de prise de décision) correspond parfaitement à l'idéologie individualiste propre à la doctrine néolibérale. On peut donc regretter que l'auteur finisse par réduire la question de l'inaction climatique à une question de communication, laissant ainsi entendre qu'une narration « humanisée » suffirait à dépasser les nombreux blocages institutionnels et politiques qui sous-tendent ce manque d'engagement.

Le *syndrome de l'autruche* est un livre très agréable à lire, qui contient de nombreuses anecdotes fines et détaillées issues des multiples rencontres de l'auteur avec différents experts, activistes et citoyens. Toutefois, la validité de ses recommandations et leur capacité de fondamentalement transformer l'action climatique demandent à être confirmées.

Kari De Pryck

(Sciences Po Paris, CERI, Paris, France et Université de Genève, GSI, Genève, Suisse)
kari.depryck@sciencespo.fr

La Grande Transition de l'humanité. De Sapiens à Deus

Christine Afriat, Jacques Theys (Eds)
 Fyp Éditions, 2018, 270 p.

La Grande Transition de l'humanité, dirigé par Christine Afriat et Jacques Theys (vice-présidente et vice-président de la Société française de prospective [SFP]), s'inscrit dans la mouvance des remises en cause du modèle de croissance de nos sociétés, confronté à des dynamiques de changement profond à l'œuvre dans tous les domaines : environnement, climat, processus de connaissances, démographie, alimentation, économie, ressources... Notre humanité, devenue « globale », risque-t-elle de devenir esclave de la technique, contrainte de plus en plus par les limites des ressources de la planète jusqu'à mettre fin au projet émancipateur de nos sociétés démocratiques ? La menace d'un « effondrement », déjà observable pour la biodiversité,

donne lieu à une importante littérature autour du thème de l'Anthropocène⁹, que celui-ci soit traité sur le mode de la science-fiction, de l'utopie ou de la dystopie. La tendance collapsologue, avec le scénario pour l'Île-de-France 2050 de l'Institut Momentum¹⁰ ou le manuel de développement personnel de Pablo Servigne¹¹, en donne quelques exemples.

La Grande Transition de l'humanité se distingue radicalement de cette littérature, au moins par sa méthode. L'ouvrage a été écrit à l'initiative de la SFP. Il présente les réflexions d'un groupe de personnes, hauts fonctionnaires et universitaires français, engagés depuis une quarantaine d'années dans des études de prospective. Leurs travaux reposent sur d'importantes enquêtes, des méthodes propres à la prospective, sur la revue *Futuribles*, sur des réseaux internationaux et ont été entamés bien avant que l'on parle d'Anthropocène. On doit à la SFP et à quelques précurseurs, comme Thierry Gaudin, des travaux solides comme, par exemple, *2100. Récit du prochain siècle*¹² publié en 1990 ou encore le rapport *Agora 2020* de 2008¹³.

Le propos des auteurs est de donner du sens à cette Grande Transition qu'ils voient riche de promesses et d'innovation, mais aussi source de conflits et d'oppositions. Il s'agit d'expliquer, de donner des outils pour éclairer ce qui dépasse nos capacités cognitives. L'originalité du livre est de ne pas aborder les différentes « crises » (démographique, technologique, écologique, politique, numérique...) à l'œuvre, mais leur articulation dans un même mouvement historique de long terme. Le lecteur trouvera dans l'ouvrage une analyse de cette transition, des rappels d'auteurs précurseurs, des scénarios de réponse et enfin quelques ébauches de solutions.

Cette Grande Transition en préparation présente quatre caractéristiques : 1) elle est à l'échelle de notre siècle, même si ses racines sont multiséculaires ; 2) elle est systémique et globale : toutes les activités humaines

⁹ Bonneuil C., Fressoz J-B., 2013. *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Éditions du Seuil.

¹⁰ www.institutmomentum.org/bioregion-ile-de-france-2050-scenario-de-linstitut-momentum.

¹¹ Servigne P., Stevens R., Chapelle G., 2018. *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, Paris, Éditions du Seuil.

¹² Gaudin T. (Ed.), 1990. *Récit du prochain siècle*, Paris, Payot, <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/30598>.

¹³ Bain P., Maujean S., Theys J., 2008. *Agora 2020. Vivre, habiter, se déplacer en 2020 : quelles priorités de recherche ?*, La Défense, Centre de prospective et de veille scientifique et technologique, http://temis.documentation.developpement-durable.gouv.fr/docs/Temis/0060/Temis-0060141/12411_AGORA_2020_Priorites_de_recherche.pdf.

⁸ Aykut S.C., Dahan A., 2015. *Gouverner le climat ? Vingt ans de négociations internationales*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 750.

sont impliquées ; 3) son amplitude et sa radicalité vont transformer toutes les dimensions de la nature et de l'anthroposystème : économie, travail, société, politique, éducation, représentations du monde... ; 4) son actualité et son intensité renvoient à la responsabilité des décideurs envers les générations futures, et du fait de l'accélération des processus, leurs décisions auront des conséquences irréversibles.

L'ouvrage replace cette Grande Transition dans l'histoire de l'humanité qui a déjà connu de grands bouleversements se poursuivant sur des millénaires, puis sur des siècles, de la révolution néolithique à la révolution industrielle : passage à l'agriculture, à l'écriture, à la maîtrise des énergies, au capitalisme industriel, à la globalisation et la prise de contrôle du système Terre...

Ce passage a été annoncé et décrit par divers penseurs : Sorokin, Capra, Morin... L'*Homo sapiens* est passé au fil des millénaires du *tryer au maker*. Le nouveau stade devrait être celui du *sharer*. En 1966 déjà Kenneth Boulding décrivait deux types d'économie : la *cow-boy economy* (système ouvert aux ressources perçues comme infinies) et la *spaceman economy* (système fermé, aux ressources limitées, comme un vaisseau spatial, ce qu'est de fait la Terre)¹⁴. Fabienne Goux-Baudiment, elle, utilise la métaphore de la tectonique des plaques. Quand une plaque de croûte continentale, flottant sur le magma, passe sous une autre (phénomène dit de « subduction »), elle génère des « turbulences géologiques », des à-coups dans le mouvement, et donc des tremblements de terre qui libèrent les masses et de l'énergie. De même, notre monde évolue par saccades plus ou moins brutales quand on passe d'un « ancien monde » à un « nouveau monde », par exemple d'un monde 1.0 traditionnel, notre univers agro-industriel prédateur actuel, vers un monde 2.0, un univers déterminé par le numérique, les biotechnologies et nos choix caractérisés par la fin potentielle de la pénibilité et des inégalités, l'avènement de la bienveillance et de l'hédonisme, bref, le monde des *sharers*. La question qui cristallise les peurs est celle de l'émergence possible d'une conscience de l'intelligence artificielle, hors de tout contrôle humain et sans valeur éthique intrinsèque. Mais il faudra choisir : changer ou être changé. C'est cette période d'instabilité et de risques que nous vivons.

La Grande Transition peut alors se comprendre comme une combinaison du passage à une humanité globale plus riche, instruite, interconnectée, mais dépendante des marchés et prédatrice de son environnement, avec

l'avènement d'une autre humanité où l'homme est imbriqué à la machine. Cet « avènement » est préfiguré par le transhumanisme et par cette nouvelle génération de jeunes, indissociables de leurs écrans, au cerveau adapté aux flux permanent d'informations. Il faut admettre l'évolution vers des sociétés plus immatérielles, de plus en plus détachées des institutions (patriarcat, gouvernements autoritaires centralisés), avec d'autres rapports à la propriété et au partage. Ces sociétés seraient plus pacifiques et plus responsables, et porteraient des revendications éthiques et des valeurs transcendantes. La place donnée aux relations humaines prendrait une nouvelle importance. Mais ce monde peine à émerger d'une période de fragmentation des composantes majeures du monde : autorité, famille, travail, solidarités traditionnelles...

Patrick Viveret résume cette Grande Transition par un joli jeu de mots : il s'agit à la fois d'un changement d'air (dû aux dérèglements climatiques), d'aire (un monde global, connecté, avec des territoires virtuels) et d'ère (nouvelle période historique ouverte par les technologies de l'information et du vivant). Cette nouvelle période de modification des cycles écologiques, du corps humain, des techno-pouvoirs et d'expansion du numérique sera singulièrement plus courte. Doit-on se réjouir de ce que les auteurs évaluent sa durée à 150 ans ? Nous en aurions déjà passé la moitié : il nous resterait donc 75 ans pour atteindre un nouvel état du monde ! La période de transition (jusqu'à la fin de ce siècle) est résumée par l'acronyme VUCA : *volatility, uncertainty, complexity, ambiguity* issu du langage militaire, puis transposé au monde politique, économique et social.

Mais avons-nous encore des degrés de liberté face aux dilemmes majeurs qui se posent déjà ? Dans ces débats, la prospective a une responsabilité essentielle : imaginer, évaluer et mettre en discussion des solutions pour s'orienter dans cette Grande Transition. Quelle serait une société écologique globale ? J. Theys propose plusieurs scénarios. Les scénarios de systèmes conventionnels que nous vivons actuellement, comme le réformisme inefficace dans lequel on peut ranger l'Accord de Paris sur le climat, fruit de la COP21. Puis, les scénarios de déclin accéléré de notre environnement avec notamment l'érosion de plus en plus rapide de la biodiversité et ses conséquences pour les sociétés via la perte d'une partie des services écosystémiques, et enfin, les scénarios de fragmentation des espaces (artificialisés versus protégés) et le risque associé de sécession des plus riches dans des territoires-fortresses. Dans ce dernier cas, il s'agit de la fin de la démocratie et un élément du passage à la barbarie. Enfin, on peut imaginer des utopies réalistes dont la version « locale » rejoint les situations imaginées par les collapsoles : mouvement des villes en transition de Rob Hopkins, Zad, permaculture, survivalisme, valorisation de la décroissance, de la frugalité heureuse et du *buen vivir*... On le voit, la réflexion prospective peut conduire au

¹⁴ Boulding K.E., 1966. The economics of the coming spaceship earth, in Jarrett H. (Ed.), *Environmental quality in a growing economy*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 3-14.

découragement, mais aussi à l'optimisme méthodologique comme celui de Positive Planet¹⁵ (Jacques Attali) ou celui de l'« économie bleue »¹⁶ (Gunter Pauli).

Pour que cette transition soit choisie et non subie, et que l'on se dirige donc avec optimisme vers le dernier scénario du monde éco-communautariste, les auteurs envisagent plusieurs solutions : 1) tout d'abord, la simplicité, l'art de rendre lisibles les choses complexes et les représentations du réel, par exemple, comme le propose Rémi Barré, en rompant l'accord passé entre le système scientifique et les forces dominantes ; 2) en développant ensuite l'empathie, l'attention à l'autre, pour contrer les intérêts égoïstes et créer une « société organique » de gestion des biens communs ; 3) en produisant enfin de nouveaux imaginaires du changement en repensant notre rapport au monde, ce qui, reconnaissent les auteurs, n'est pas l'apanage de la prospective. La tentation est grande de prêcher un retour à la spiritualité, fondement d'un nouveau pacte irénique entre les hommes et la nature.

Il faut souligner à quel point ce livre est salubre et éclairant en temps d'incertitudes et de bouleversements. Sans minimiser les tensions et les points de blocage actuels et à venir, les auteurs cherchent des voies de passage réalistes vers un monde plus équitable, plus durable et surtout plus humain.

Restent deux questions en suspens. Selon les régions, la durée de cette transition et les réponses apportées par les sociétés seront différentes, car elles sont dépendantes de leur vulnérabilité aux dérèglements climatiques, de leur niveau de développement, mais aussi des cultures et des mentalités. Des solutions locales sont-elles susceptibles de répondre efficacement à un chaos global ?

Par ailleurs, le refus d'un déterminisme historique et l'engagement positif dans les changements doivent-ils conduire à arrêter de lutter contre l'inexorable pour libérer cette énergie à imaginer un autre monde ? La tentation est grande, devant l'imminence de la catastrophe, de renoncer à analyser les conflits, les inégalités et de s'opposer aux forces du techno-pouvoir. Il est sans doute plus facile de penser l'effondrement que la fin du capitalisme.

Catherine Aubertin

(IRD, UMR208 Paloc, Paris, France)

catherine.aubertin@ird.fr

Denis Lacroix

(Ifremer, Direction scientifique, Sète, France)

dlacroix@ifremer.fr

La propriété de la terre

Sarah Vanuxem

Wild Project, 2018, 103 p.

L'ouvrage de la juriste Sarah Vanuxem (Université Nice-Sophia-Antipolis) est tiré d'une communication faite au Collège de France en février 2017, à l'invitation de Philippe Descola. Il est publié chez Wildproject, maison d'édition dont on peut lire sur son site qu'elle a été créée il y a une dizaine d'années « pour acclimater en France les idées révolutionnaires de la philosophie de l'écologie » afin de « constituer un laboratoire du monde qui vient ». En proposant une relecture de la propriété « au soutien d'une politique écologique », c'est bien en effet un monde juridique à venir que S. Vanuxem nous invite à explorer. Pour dessiner ce monde nouveau, libéré de la conception occidentale moderne, elle va rechercher ses fondements dans l'histoire du droit. Elle opère pour ce faire une démonstration en trois temps, au cours des trois chapitres structurant son ouvrage. Dans le premier, « Trois formes de propriété considérées d'après leur lien à la terre », elle s'attache à déconstruire l'interprétation dominante du droit civil français pour démontrer dans le deuxième, « Trois visages de la nature aux origines de la tradition juridique civiliste », qu'une autre interprétation est possible, qu'elle développe enfin dans le troisième, « La propriété comme faculté d'habiter ».

Si la démarche, qui consiste à écologiser le droit civil français, a déjà été explorée, on peut dire que S. Vanuxem la pousse très loin, l'originalité de son travail résidant sans doute dans les correspondances qu'elle trouve entre les sources les plus anciennes du droit et les innovations juridiques les plus récentes de notre droit moderne, confronté aux enjeux écologiques. Et surtout, la juriste que je suis ne peut qu'être sensible à l'image du droit lui-même, et plus encore du raisonnement juridique, que sa réflexion offre à chacun. Très loin d'un système obscur et figé au service de la pensée dominante, le droit qu'elle nous montre est porté par ses « forces imaginantes » et par là même capable de nous aider à concevoir des rapports sociaux, incluant les non-humains, plus justes et plus démocratiques.

Formellement, *La propriété de la terre* débute avec la mise en exergue de trois textes juridiques. Le premier, qui ouvre le titre du Code civil français de la propriété, est assez connu et dispose depuis 1804 que « La propriété est le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou par les règlements. » Les deux autres le sont un peu moins sans doute en ce qu'ils traitent des biens communaux. C'est le matériau principal de sa réflexion que l'autrice met ainsi en avant. À partir de ces articles un peu secs et qui pourraient rebuter un lecteur

¹⁵ Positive Planet, anciennement PlaNet Finance, est une ONG qui a pour mission de développer l'inclusion économique,

¹⁶ Gunter P. 2010. *The blue economy*, Boulder, Paradigm Publishers. Trad. fr. : *L'économie bleue 3.0*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2019.